

Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de
sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **40 (2014)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Felouzis, Georges & Siegfried Hanhart:
Gouverner l'éducation par les nombres ?
Usages débats et controverses. Bruxelles:
De Boek (Raisons éducatives). 2011.
231 p.

Le titre de cet ouvrage rappelle les réflexions de Desrosières sur l'usage des statistiques dans le gouvernement des personnes. Dans la seconde partie de son ouvrage *Gouverner par les nombres*, ce pionnier de la réflexion sur les statistiques précise que : « la statistique est à la fois, en tant que spécialité mathématique un outil de preuve, mais aussi un outil de gouvernement, qui rythme et coordonne maintes activités sociales, et sert de guide à l'action publique »¹.

Présenter la statistique ainsi signifie d'une part reconnaître que ces efforts de quantification peuvent apporter une connaissance plus fine des processus à l'œuvre dans les politiques publiques et peut-être les infléchir. Mais c'est d'autre part prendre de la distance avec un sens commun qui considère que la quantification du réel l'épuise entièrement et en dit la réalité.

La question posée par Georges Felouzis et Siegfried Hanhart dans le titre de leur ouvrage suggère que ces deux composantes sont au centre de la réflexion proposée aux lecteurs. Le plan de l'ouvrage, même s'il n'est pas présenté comme tel, fait parcourir

un chemin qui, partant d'une interrogation sur le gouvernement de l'éducation par les nombres, mène à des débats fondés empiriquement sur les usages et mésusages (biais et lacunes) de l'enquête statistique en éducation. Donnant la parole à plusieurs spécialistes francophones de la sociologie de l'éducation ou des organisations, mais aussi de son économie, les éditeurs retracent dans le premier chapitre les grands axes d'un débat très actuel pour l'ensemble des politiques publiques et particulièrement crucial pour le monde de l'éducation, de la formation et de l'enseignement supérieur. Ils y relèvent la nécessité de questionner sans tabou l'évaluation en tant que mode de pilotage de la question éducative par les *outputs*. Ils proposent en outre de s'interroger sur ses moyens, ses buts, ses modalités, les usages qui en sont faits par les différents acteurs de la question éducative (politiques, gestionnaires, professionnels et usagers) et finalement sur ses effets vis-à-vis des objets et des sujets qui sont évalués.

La complexité des questions liées à l'évaluation dans le domaine éducatif est ainsi notée dès l'entrée en matière et l'on aborde la lecture des différentes contributions en ayant à l'esprit que si l'évaluation peut contribuer à un surplus de démocratie, car elle se construit sur l'attribution plus transparente de la preuve (l'impératif de l'*accountability* y est sans cesse affirmé), elle peut aussi – de par les usages qui en sont faits et de par les transformations qu'elle contribue à imposer à la définition des finalités éducatives – aboutir

1 Desrosières, Alain. 2008. *L'argument statistique. (volume II) Gouverner par les nombres*. Paris: Presses de l'Ecole des mines, p. 8.

à renforcer le contrôle et *in fine* à faire perdre aux personnes une part de leur agentivité.

Les quatre premières contributions traitent ainsi de l'usage de l'évaluation par les politiques. Catherine Paradeise et Jean-Claude Thoenig (« Réformes et ordres universitaires locaux »), de même que Christian Maroy et Catherine Mangez (« La construction des politiques d'évaluation et de pilotage du système scolaire en Belgique francophone : nouveau paradigme politique et médiation des experts ») montrent que l'acceptation de la *soft law* diffusée par la multiplication des outils de mesure dépend du « degré de partage de la croyance en leur valeur comme signal de qualité » (p. 34), le local pouvant, puisqu'il est construit par l'action, « intégrer des changements découlant de la standardisation en globale tout en les accommodant à ses arrangements organisationnels propres » (p. 38), les changements induits par la généralisation et la valorisation des pratiques d'évaluation ayant pour effet de transformer une institution de socialisation en « système de production de connaissances ».

Le politique est encore plus directement convoqué par les chapitres suivants. Nathalie Mons et Marcel Crahay (« L'évaluation des performances scolaires des élèves : un instrument d'évaluation des politiques éducatives ») mettent au jour la faiblesse des dispositifs statistiques en place et leur incapacité à interroger « les décideurs sur la pertinence et l'efficacité de leurs politiques » (p. 86). Ils signalent de plus que les élus s'emparent des évaluations selon une actualité politique qui est loin de viser à une amélioration effective de la qualité du système éducatif puisque « le politique procède avec « discernement » » (p. 93) dans l'usage qu'il fait de l'évaluation. Le mésusage de l'enquête statistique à des fins d'augmentation de la productivité éducative est au centre de l'article de Pascal Bressoux et Laurent Lima (« La place de l'évaluation dans les politiques éducatives : le cas de la taille des classes à l'école primaire en France »). Interrogeant à nouveau les données à la source de

la conclusion officielle² qu'une augmentation de la taille des classes peut être envisagée sans trop de préjudices pour les apprentissages, ces auteurs démontrent que l'intégration de l'ancienneté des enseignant-e-s dans l'enseignement primaire en tant que variable aurait abouti exactement à la conclusion inverse...

Les trois contributions suivantes analysent les transformations que l'évaluation externe fait subir à la définition des professionnalités éducatives dans divers espaces nationaux (France, Canada et Suisse). Leur focale porte sur le pilotage des établissements. Les deux premières examinent ainsi les changements enregistrés par le métier de directeur.trice d'établissement. Anne Barrère, qui revient sur le cas français (« Les contradictions organisationnelles de l'évaluation. L'expérience des chefs d'établissement français »), insiste sur les tensions qui accompagnent l'importance prise par l'évaluation externe pour ces acteurs locaux des politiques éducatives : tension entre une volonté de transparence visant à satisfaire les parents et une absence de réel pouvoir de changement ; tension due à la redéfinition des rapports avec les enseignant-e-s dans ce cadre. Les difficultés et l'ambivalence imposées aux directions d'établissement sont aussi au cœur de l'article de Branka Cattonar et Claude Lessart, « Développement de l'évaluation externe et restructuration du métier de direction d'établissement scolaire au Canada », qui conclut toutefois sur l'adhésion des directions d'établissement canadiennes aux nouveaux modes de régulation.

Les deux derniers textes (« L'évaluation des élèves : externalisation et hétérogénéité » par José Ramirez et « Quelle est l'importance des compétences évaluées dans les avantages liés à la formation sur le marché du travail ? » par Jean-Marc Falter) reviennent quant à eux sur les élèves et les bénéfices que ces derniers seraient susceptibles de tirer d'éva-

2 MEN (Ministère de l'éducation nationale). 2010. Fiches envoyées aux inspecteurs d'académie à propos de l'Expérimentation d'une réduction des effectifs en cours préparatoire. Note d'évaluation 05.03.

luations externes. Le premier montre, très classiquement, que les évaluations externes et standardisées peuvent renforcer l'équité sociale, car elles permettent de préciser les effets de l'interaction enseignant-élève et, partant, de réduire « les inefficiences sociales liées à l'interaction enseignant-élève, surtout lorsque la correction est totalement externalisée » (p. 199). Jean-Marc Falter pose pour sa part une question originale qui met à mal la logique sous-jacente des évaluations des acquis des élèves, à savoir le fait que la réussite scolaire constituerait le meilleur prédicteur de la réussite professionnelle. Partant non pas de l'éducation mais du marché du travail, il relève que l'emploi et le développement des carrières dépendent largement de compétences non-cognitives, dont on ne peut pas dire « même si elles sont partiellement acquises dans le cadre scolaire (...), qu'elles soient associées à des objectifs de performance » (p. 215), tels ceux mesurés par les enquêtes PISA.

Ces différentes contributions mettent en évidence la force d'imposition de l'évaluation dans le monde éducatif. À leur manière (analyse statistique et analyse ethnographique) et à différents niveaux (politiques publiques mais aussi établissements), elles montrent que les usages faits de l'évaluation sont multiples et qu'ils diffèrent selon les contextes, les acteurs, le cadrage et les interprétations des données produites par la statistique publique. L'interrogation reste vive finalement quant à savoir si l'éducation, pilotée et gouvernée par les nombres, bénéficie ou non des pratiques évaluatives. Il est deux points cependant sur lesquels les auteur·e·s s'accordent, relevant que l'évaluation tend à s'inviter dans tous les degrés de l'éducation ou de la formation et que les mesures prises participent à redessiner les conditions d'apprentissage, leurs finalités et les places faites aux différents acteurs et actrices de la question éducative, remettant parfois en cause des rapports longuement négociés par les partenaires sociaux.

Les grand·e·s absent·e·s de cet ouvrage sont les enseignant·e·s mêmes. On peut regretter à ce propos qu'aucune des contri-

butions ne traite de l'action enseignante et des changements que leur travail et leur statut ont enregistrés à l'occasion du pilotage de l'éducation par les *outputs*. Une telle adjonction aurait permis de complexifier et d'affiner encore l'image donnée de l'éducation aux prises avec l'évaluation. Ils et elles sont pourtant évoqué·e·s à différentes reprises, mais toujours de manière marginale. L'absence d'une réflexion liée aux changements de leur profession les fait toutefois apparaître comme des acteurs ne méritant qu'une faible attention en tant que tels. Ceci est d'autant plus surprenant qu'ils et elles forment finalement souvent la cible privilégiée de l'augmentation de contrôle dont est porteur le gouvernement de l'éducation par les nombres. L'on en vient à se demander si cette absence est fortuite. S'agit-il d'un oubli ou de l'acquiescement tacite à un mode de gestion de l'éducation qui transforme ces professionnel·le·s en agent·e·s du « système de production scolaire » ? Une conclusion par les éditeurs aurait peut-être permis de lever cette incertitude, mais en l'état, il est impossible de répondre à cette question.

Hormis ce bémol, cette très intéressante livraison de *Raisons éducatives*, conduit finalement à se demander si, et sous quelles conditions, l'évaluation des politiques éducatives n'aboutit pas à modifier la nature de l'éducation et à lui faire subir des transmutations qui en changent le sens comme la forme. Cette ouverture intellectuelle témoigne de la réussite du pari difficile pris par Félouzis et Hanhart, tant la pratique évaluative appartient au quotidien de l'éducation formelle et qu'elle semble aller de soi dans le monde de l'éducation, de la formation et de l'enseignement supérieur.

Farinaz Fassa
LabEduc, Institut des Sciences sociales
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne
farinaz.fassarecrosio@unil.ch

Monnot, Christophe: Croire ensemble. Analyse institutionnelle du paysage religieux en Suisse. Zurich: Seismo. 2013. 282 p.

Ce livre, issu de la thèse de doctorat de Christophe Monnot, se fonde sur une enquête de l'ensemble des communautés religieuses en Suisse. Dans un premier temps, 5734 groupes religieux ont été identifiés. Dans un second temps, plus de mille entretiens téléphoniques ont été réalisés avec un répondant des diverses communautés sélectionnées, avec un taux de réponse remarquable de plus de 70% dans l'ensemble. Notons au passage une première caractéristique de ce livre: un grand soin apporté à la méthode, au fait de décrire les conditions de passation et de réalisation du questionnaire, ainsi qu'aux conséquences possibles des choix opérés.

Soulignons également que ce livre, malgré son titre, ne se limite pas au seul contexte suisse, mais se place dans la ligne de travaux internationaux, notamment ceux initiés par Mark Chaves aux USA. En ce sens, il s'agit aussi d'une contribution précieuse à une sociologie nécessairement comparative. Mentionnons encore le souci de contextualiser les résultats dans l'espace géographique, en utilisant notamment les régions MS, et en réfléchissant tant aux histoires cantonales qu'à l'urbanisation comme éléments contextuels.

L'analyse se focalise donc sur les communautés religieuses en tant qu'institution, à commencer par leurs formes d'organisation dans le système socio-politique suisse. C'est l'un des très grands atouts de ce livre: une telle perspective comble en effet une lacune importante et insiste sur l'importance des organisations dans la compréhension du mécanisme religieux. A travers dix chapitres, l'auteur discute attentivement l'insertion des communautés religieuses dans le contexte local, les questions de pouvoir, la place des femmes ou la dynamique de ces institutions. L'essentiel se fait sur la base des données recueillies, notamment en distinguant « Institutions publiques », « Institutions privées » et « Institutions naissantes », distinction qui

permet d'inscrire les communautés religieuses dans un système allant des plus anciennes et ancrées dans le tissu socio-politique aux plus nouvelles ou aux formes les plus marginales.

Dans l'ensemble, un livre remarquable, très bien ancré dans une forte tradition sociologique remontant pour une part à Weber, et apportant un éclairage nouveau sur un point important de la Suisse d'aujourd'hui tout en sachant contextualiser l'analyse. En outre la lecture est aisée, le texte précis quoique contenu au format d'un livre raisonnable (moins de 300 pages avec les annexes). Bref un livre à lire pour toute personne intéressée par la Suisse contemporaine.

S'il fallait néanmoins mentionner quelques limites, plus pour continuer une réflexion déjà bien avancée que pour critiquer une analyse bien aboutie, j'en mentionnerais trois, d'importance bien diverse.

Tout d'abord les cartes présentées en fin d'ouvrages mériteraient d'être imprimées en couleur. Peut-être que si cela constituait un coût d'impression trop élevé, Seismo pourrait prévoir un site Internet consacré à des données supplémentaires de ce type?

Ensuite, d'un point de vue historique, je reste curieux de la manière dont s'est établi le lien entre commune et paroisse dans la Suisse de l'Ancien Régime, a fortiori en considérant le maillage très différent des communes entre l'est et l'ouest du pays. Peut-être que cela constituerait aussi un élément du puzzle permettant de mieux comprendre encore l'institutionnalisation des différentes communautés religieuses?

Enfin, la plupart des analyses sont présentées chapitre par chapitre, certes de manière tout à fait pertinente par rapport à la problématique, mais en insistant souvent sur une approche bivariée. Cette démarche est évidemment indispensable. Toutefois, le lecteur aurait parfois envie d'en savoir plus sur la distance entre les divers types d'institutions et rêverait de voir construire aussi une « géographie » du champ des institutions religieuses, prenant en compte les distances entre les objets et les items analysés. Nul doute que de futures publications basées sur

ces données permettront aussi d'explorer ce champ d'investigation.

Ce dernier point me permet d'insister sur un élément supplémentaire à l'honneur de l'auteur : le souci de déposer les données dans un centre comme FORS et donc l'invite par là même lancée à la communauté scientifique de continuer l'analyse, afin de poursuivre un dialogue scientifique passionnant, prolongeant si possible un livre déjà fort bien abouti.

Dominique Joye
LINES, Institut des Sciences Sociales
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne
dominique.joye@unil.ch

Bacqué, Marie-Hélène, Amélie Flamand, Anne-Marie Paquet-Deyris & Julien Talpin (dir.) : *The Wire*. L'Amérique sur écoute. Paris : La Découverte. 2014. 280 p.

Cet ouvrage, dirigé par Marie-Hélène Bacqué, Amélie Flamand, Anne-Marie Paquet-Deyris et Julien Talpin, réunit 13 contributions sur les réceptions publique et académique de la série télévisée américaine *The Wire* (5 saisons, 60 épisodes, HBO, 2002–2008). Le collectif d'auteurs et la bibliographie sélective (p. 23–25) illustrent la diversité des discussions interdisciplinaires suscitées, entre études urbaines, cinéma, littérature, sociologie et sciences politiques.

Au cœur de *The Wire*, le portrait de la ville de Baltimore, frappée par le déclin industriel, donne l'occasion de traiter la délocalisation, la ségrégation raciale, la pauvreté et la détresse sociale des quartiers populaires. Mais comme l'annonce l'introduction au livre, la série n'a pas été abordée seulement comme œuvre littéraire sur ces thèmes. Elle a aussi suscité des contributions sociologiques : « La série n'apparaît plus comme objet à comprendre en soi, mais comme un outil épistémologique, de connaissance du monde social, et en particulier des logiques de reproduction de la marginalité urbaine » (p. 23). Ce rapport

entre fiction et sciences sociales traverse tout l'ouvrage et inscrit dès lors celui-ci dans certaines interrogations actuelles, en sociologie de la culture et des médias, sur les affinités entre écriture fictionnelle et connaissance sociologique.

La première partie, intitulée « *The Wire* ou la ville américaine », propose trois textes d'auteurs américains ayant participé aux débats sur la fidélité de la série à la réalité sociale des ghettos. Le premier, signé Marc V. Levine, voit dans *The Wire* un « contrepoint au discours néolibéral » (p. 30) qui marque les programmes de régénération urbaine. La « renaissance de Baltimore » (p. 35–38) a contribué, selon lui, à masquer la détresse des quartiers populaires, distant de quelques kilomètres de la bulle spéculative. Reprenant les arguments du créateur de la série, Levine y voit un « roman visuel » (p. 29) dont la force révélatrice serait comparable à celle de Dickens décrivant Londres et ses habitants.

L'exhaustivité du portrait de Baltimore, sa capacité à enrichir la compréhension des conditions de vie dans les ghettos, est aussi l'objet du chapitre 2, « De quel ghetto *The Wire* parle-t-elle ? ». Anmol Chaddha et William Julius Wilson affirment que la série donne à voir la théorie de l'« effet de concentration » (p. 54) des désavantages, développée en 1987 par Wilson. Elle aide à mieux appréhender le caractère systémique des inégalités sociales. Les auteurs ont d'ailleurs été les premiers à utiliser *The Wire* comme fil rouge pour un cours à Harvard. Pour eux, « les discussions sur la vie dans les quartiers pauvres à partir de théories et de concepts sociologiques abstraits ne sont pas aussi fascinantes que le portrait sophistiqué qu'en dresse la série » (p. 51).

Le chapitre 3 de Peter Dreier et John Atlas, « *The Wire* : fable cynique de l'Amérique urbaine », est une réponse critique à cet enthousiasme académique pour la série. Selon eux, *The Wire* oublierait les travailleurs pauvres, mais aussi la capacité de mobilisation des communautés du ghetto, celle des groupes militants et syndicaux. L'article revient sur des exemples d'amélioration des

conditions de vie qui ont été possible grâce à leurs actions. Pour les auteurs, cet oubli renforce un pessimisme général au cœur d'une série qui donne à tort le sentiment qu'aucune réforme n'est possible.

Ces trois textes laissent entrevoir l'étendue et la polyphonie des discussions suscitées aux États-Unis. La suite de l'ouvrage est lui le fruit d'universitaires français qui abordent les contenus et la forme de la série. La deuxième partie, « *The Wire* et les institutions », se concentre ainsi sur la représentation des institutions dans la série.

Le chapitre 4, « Les raisons de la « colère ». Emprise et adversité des institutions dans *The Wire* », accomplit une sorte de traduction des personnages et de leurs attitudes dans les termes de la sociologie des institutions. Pour Fabien Desage, la série est « loin de proposer une image mécaniste simpliste de la reproduction et de l'emprise des institutions (...) » (p. 92). Elle traite d'abord les relations que les individus entretiennent avec celles-ci et dès lors fait écho aux travaux récents sur la réflexivité des acteurs sociaux.

Intitulé « Dépolitiser le ghetto pour inciter à l'action ? Représentations du politique dans *The Wire* », le chapitre 5 de Julien Talpin, reprend le constat de Dreier et Atlas (chapitre 3) concernant l'impossible changement social représenté. L'auteur décrit lui encore les oubliés : les syndicats, les organisations communautaires et l'institution religieuse. Toutefois, plutôt que de conclure au cynisme des créateurs, Julien Talpin fait l'hypothèse que « si les auteurs de la série avaient laissé davantage de place dans leur œuvre à l'action collective, et donc au changement, la critique de la reproduction des mécanismes de domination aurait peut-être été moins puissante » (p. 114). C'est en noircissant le tableau que *The Wire* est parvenue à susciter la colère et éveiller les consciences.

Le chapitre 6, de Julien Achemchame, a pour titre « Dans les rouages du système policier. Hiérarchie, dysfonctionnement et impuissance » et s'intéresse à la représentation des policiers. En renonçant aux mises en scène spectaculaires et en optant pour la

forme d'une « chronique documentée où la parole est reine » (p. 117), *The Wire* utilise la police comme « un prisme » (p. 120) de la ville et de la société américaine. Malgré des renvois à Michel Foucault qui alourdissent le texte, l'auteur met bien en évidence comment l'ambition réaliste des créateurs de *The Wire* participe à une représentation axée sur les failles d'un système policier pris entre une politique du chiffre et un système hiérarchique qui favorise la lutte pour le sommet.

La troisième partie approche « *The Wire* comme œuvre télévisuelle » et change ainsi de focale. Les interrogations se tournent vers les formes de narration. Dans le chapitre 7 « Une relation spéculaire. *The Wire* et la sociologie, entre réalité et vérité », Didier Fassin se penche aussi sur la représentation de la police, mais questionne la relation de « fascination mutuelle et de légitimation réciproque » (p. 131) qu'ont pu entretenir la narration télévisée et la sociologie. Mobilisant ses observations en France, il aborde l'ethnographie et la fiction sous l'angle de leurs possibilités narratives respectives. Pour lui, la sociologie peut apprendre de l'écriture fictionnelle et cultiver son « imagination ethnographique » (p. 145) afin d'ouvrir peut-être la voie à une science sociale publique.

Pour le chapitre 8, « « Let's see if there's a pattern ». Filmer l'individu, le groupe et l'espace dans *The Wire* », Ariane Hudelet pointe, images à l'appui, les stratégies cinématographiques de la série. Les motifs de sa construction visuelle sont multiples : le gros plan sur les visages, le mouvement de caméra qui dynamise les scènes de conversation, les contrastes qui matérialisent les frontières des mondes sociaux, le montage parallèle qui signale les homologues entre institutions. Pour l'auteur, cette « charte visuelle » (p. 167), mélangeant authenticité documentaire et montage ludique, permet à la série d'établir un constat sévère sur la ville américaine, tout en préservant le plaisir de visionnement des spectateurs.

L'article de Monica Michlin, « L'audace queer de *The Wire* », est le neuvième article et s'attache aux représentations des personnages

gays et lesbiens. Pour l'auteur, l'omniprésence de l'« univers *queer* » est une invitation à questionner les clichés sur le genre et la sexualité, nombreux dans les autres séries. Cela est d'autant plus intéressant que l'action de *The Wire* prend place dans des milieux (dockers, policiers, dealers) marqués par un discours homophobe. L'auteur offre des descriptions fines de certains personnages qui dérogent aux normes de genre. Si cette lecture est convaincante, à trop vouloir lire partout un « sous-texte » *queer*, elle effectue des détours que le lecteur peine parfois à suivre.

Le chapitre 10, de Anne-Marie Paquet-Deyris, s'intitule « Quelles représentations des Afro-Américains dans *The Wire*? ». Il montre, là encore, la singularité de la série dans le paysage télévisuel qui accorde rarement autant de place aux acteurs noirs. La mise en image de la culture noire urbaine constitue ainsi un renversement du point de vue WASP (*white anglo-saxon protestant*) dominant. Reprenant la métaphore du jeu (*game*) et des joueurs, l'auteur décrit la gamme variée de représentations de personnages afro-américains, depuis le drogué jusqu'au maire de la ville. Cette galerie de portraits « s'inscrit en faux contre une représentation de la ville très codifiée, moralisatrice et spectaculaire dont sont friands les médias (...) » (p. 202).

La dernière partie interroge la réception et les usages de « *The Wire* depuis la France ». Le chapitre 11 par Fabien Truong, « I've been schooled, dog. For real. Apprendre et enseigner avec *The Wire* », pose la question de la mobilisation académique de la série en France. Si la possibilité d'un tel usage pédagogique tient à une évolution des modes de production télévisuels aux Etats-Unis, elle indique aussi une modification des frontières de la légitimité entre culture savante et culture populaire (p. 207). L'auteur aborde cette réception dans le contexte de la classe, à des fins de transmission, en évoquant ses propres expériences d'enseignement avec des fictions. Selon lui, *The Wire* et les fictions télévisées envisagées comme ressource pédagogique ont une « capacité à imaginer et à concevoir des tests sociologiques créatifs, impensables dans

le champ académique des sciences sociales » (p. 218).

La réception est aussi au centre du chapitre 12 écrit par Marie-Hélène Bacqué et Lamence Madzou : « Quelle réception française de *The Wire*? ». Dans une démarche à la fois de recherche et à visée pédagogique, les auteurs ont proposé à des jeunes incarcérés dans une prison pour mineurs de visionner et discuter certains épisodes. En contrepoint de la situation française, il s'agissait de stimuler la prise de parole sur leur expérience sociale. L'analyse est complétée par une exploration des références à *The Wire* dans le rap français (p. 229–233). La série y a contribué à « une diffusion de l'imaginaire du ghetto, figure qui s'est imposée comme une métaphore transnationale de l'immobilité, de la fermeture, de la pauvreté, de la ségrégation et de la question raciale (...) » (p. 238).

Le dernier chapitre, « *La Commune*, ou le portrait ambigu d'une cité française » d'Amélie Flamand et Valérie Foucher-Dufoix, s'intéresse à une série française, *La Commune* (1 saison, Canal+, 2007), dont l'action prend place dans une cité. Le texte étudie la représentation « à la fois hyperréaliste et allégorique » (p. 242) des quartiers populaires, entre tentative de dévoilement des communautés absentes à la télévision française et reproduction de lieux communs télévisuels. Au final, l'accent mis sur les faces sombres de la réalité des quartiers populaires, s'il a un pouvoir critique dans *The Wire*, peine à éloigner *La Commune* des représentations médiatiques négatives des cités françaises.

Ce livre est bien sûr une invitation à voir *The Wire*. Certaines références resteront vagues pour le lecteur qui n'a pas vu la série. Mais l'ouvrage propose aussi une réflexion stimulante sur les relations entre fiction et sciences sociales, sur les rencontres possibles entre le langage télévisuel et les analyses approfondies des faits sociaux pratiquées par les chercheurs. En adhérant à l'ambition de ces derniers de donner à voir les déterminismes sociaux, *The Wire* a bousculé une frontière, au point d'être cataloguée comme « *social science fiction* » (p. 16). L'ouvrage *The Wire*.

L'Amérique sur écoute pose cette question actuelle de la place et du statut à accorder à la narration audiovisuelle dans le périmètre des sciences sociales.

Michaël Meyer
Institut des sciences sociales
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne
michael.meyer@unil.ch

Bergman, Manfred Max, Sandra Hupka-Brunner, Anita Keller, Thomas Meyer & Barbara E. Stalder (eds.): *Youth Transitions in Switzerland. Results from the TREE Panel Study*. Zürich: Seismo. 2011. 299 p.

The transition from the educational world to the labor market is crucial in the lives of young people because it determines the initial settings of their later social positions. The book *Youth Transitions in Switzerland* contains twelve articles addressing the issues related to the education paths of young people after completion of compulsory schooling. It focuses on the reasons for successful completion or failure of post-compulsory education and tries to answer questions regarding when and how the transition from education to employment takes place.

The authors, who originate from three different academic disciplines (sociology, economics, and psychology), examine these issues by means of the first and so far only longitudinal study (2000–2014) involving educational policies of *TRansitions from Education to Employment* (TREE) in Switzerland. The TREE study consists of a sample of roughly 6 000 youths who completed or left compulsory school in the year 2000. The data set contains information related to the students' performances (namely the results from the year 2000 PISA study) and their pathways through education. In addition, the data includes variables concerning the

students' health, personality, and family situation.

Manfred Max Bergman and his collaborating editors have composed a representative selection of research papers using the TREE study data between 2000 and 2007. The first part of the book explains the study and the context in which it takes place. It provides an overview of the Swiss education system and its inequalities. Furthermore, it gives a detailed description of the study design.

These initial explanations are followed by a chapter written by Thomas Meyer, Sandra Hupka-Brunner, and Anita Keller, providing an overview of the post-compulsory education pathways taken by the young people. With a share of two-thirds, the Vocational Education and Training (VET) is the most important upper secondary education in Switzerland. One fourth of the cohort follows a general education school (like academic Matura schools). The restriction of access to upper secondary education often leads to discontinuation in education pathways. Nevertheless, six years after leaving compulsory school 84% of the cohort have obtained an upper secondary degree, and most of them find work afterwards in the occupation they have been trained for. But those overall positive labor market parameters vary considerably depending on gender, region, and the type of diplomas they have so far attained. Thomas Meyer and Kathrin Bertschy show that women experience significant wage discrimination from the moment they enter into working life. A spatial analysis reveals that in French- and Italian-speaking areas of Switzerland more education pathways with high requirements have been completed (i. e., more demanding VET programs and a higher proportion of tertiary education); yet the dropout rates are higher, while the employment rates are lower, and employment conditions are worse. Unfortunately, the authors neither barely establish connections between the results, nor provide substantial explanation for the observed disparities.

Another section of the book broadens the analysis of inequalities of the Swiss education system. According to Bourdieu's theory of cultural reproduction, disparities in parents' cultural, economic and social capital directly influence the possibilities for academic achievements. Based on this framework two articles analyze the impact of social origin on the shift from compulsory schooling to upper secondary education.

Stefan Sacchi, Sandra Hupka-Brunner, Barbara E. Stalder, and Markus Gangl found that the students whose parents have a lower education have fewer chances for a successful transition into an upper secondary education. However, the authors do not find evidence for an impact of the father's status (the mother's status is not taken into account). They argue that the preservation of the social status is not a relevant factor during the transition to upper secondary level. But it is possible that the factors status and education level are correlated¹, which could cause that only the education level appears significant in the analysis. An interpretation that status has an effect on educational aspirations would be in line with Bourdieu's theory. Furthermore, the analysis reveals that it is harder for the young migrants to get access to apprenticeships. Based on a study, which shows that the young entrants with foreign origin face a statistical discrimination due to their family names, the authors suggest that the same effect could lower young migrants' chances to receive an apprentice training.

Students with a migration background therefore face cumulated difficulties during the transition into an upper secondary education. Their lower social status affects their educational achievements. As school based programs mostly require better academic

records, it makes them more dependent on the apprenticeship market, where they are discriminated on the ground of origin.

A particular strength of the TREE study data lies in the combining of information about school performance with the education pathways of the participants. Taking advantage of this, two studies analyze the possibilities of predicting the success of education pathways based on PISA scores. Barbara E. Stalder, Thomas Meyer, and Sandra Hupka-Brunner verify the OECD claims, which state that students who score lower or equal to 1 on the PISA reading literacy scale (which ranges from 0 to 5) are at a high risk of neither entering into an upper secondary education, nor finishing it. But the TREE study sample (in which 18% had a PISA score lower or equal to 1) shows that even 60% get an upper secondary degree from among the students with very low level of competence. This implies that the Swiss education system is able, to a certain degree, to incorporate students with low level of competence.

Another study examines whether PISA scores can predict a successful transition into the working market. Kathrin Bertschy, M. Alejandra Cattaneo, and Stefan C. Wolter suggest, that the type of education in the upper secondary level is crucial, and PISA scores only have an indirect impact on that.

A further contribution written by Barbara Müller and Jürg Schweri analyzes the reasons and the consequences of occupational changes after the completion of an apprenticeship. The motives behind changing the occupations lie mostly in high unemployment rates in the trained occupations as well as in low satisfaction with the job. As changers earn about 5% less than people working in their trained occupation, the authors conclude that during an apprenticeship a specialization in a chosen field of concern takes place, which is rewarded by the labor market.

The volume concludes with a chapter coming from the field of psychology. Jeanette Brodbeck, Monika Matter, and Franz Moggi examine the connection between the consumption of cannabis and biopsychoso-

1 The status is measured with the ISEI (International Socio-Economic Index of Occupational Status), which is based on education and income. See Ganzeboom, Harry BG, Paul M. De Graaf, and Donald J. Treiman. 1992. A standard international socio-economic index of occupational status. *Social science research* 21(1): 1–56.

cial stress. Without wanting to give a causal explanation for observed results the article shows that the young people who admitted to an infrequent consumption of cannabis (up to 3 times a month), had more physical complaints and reported more critical life events than the non-consumers. Even though this contribution seems thematically somewhat disjointed, it shows that the TREE study data allows for a variety of topics besides educational sociology that remains yet to be analyzed.

Overall, the vast number of results provides a valuable overview of the education paths of Swiss youth and shows that the Swiss education system is not by far able to assure equal educational opportunities. Unfortunately, the analysis concentrates apparently on a descriptive level and the interrelationship between the different results could have been fleshed out more.

Altogether, the book offers a significant contribution to the research of youth transitions and it reveals the strengths and the weaknesses of the Swiss education system. The work is therefore interesting for scholars and experts who work in the fields of education, inequality prevention or youth transitions. Of the twelve chapters contained in the book, two are written in French and five in English and five in German. A glossary containing translations of the technical terms as well as abstracts of the articles in all three languages facilitate the understanding of the book.

*Regula Zimmermann
Département de Sociologie
Université de Genève
CH-1211 Genève 4
regula.zimmermann@etu.unige.ch*

Scheiner, Joachim: Sozialer Wandel, Raum und Mobilität. Empirische Untersuchungen zur Subjektivierung der Verkehrsnachfrage. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften. 2009. 219 S.

Mit seinem Beitrag «Sozialer Wandel, Raum und Mobilität. Empirische Untersuchungen zur Subjektivierung der Verkehrsnachfrage» schliesst der Dortmunder Planer und Soziologe Joachim Scheiner an seine früheren Arbeiten im Bereich Mobilitätsforschung im Kontext von Verkehrsverhalten, Alltags- und Wohnmobilität an. Fragen zur Prognostizierbarkeit und Steuerbarkeit von Verkehrshandeln thematisiert er mit Bezug auf die Individualisierungsthese, die These über räumliche (Wohn)Strukturpräferenzen und dem mobilitätsbiografischen Ansatz und mit Hilfe eines Methodenmix aus quantitativen und qualitativen Ansätzen. Schon im Vorwort lässt Scheiner eine intensive Beschäftigung mit den Werken von Schütz, Luckmann und Giddens erkennen. Darauf basiert auch sein wissenschaftstheoretisches Plädoyer für die Notwendigkeit von qualitativer und quantitativer Empirie. Die Fragestellungen und grundlegenden Theorien des Buches werden nachstehend kurz dargestellt und die Rezension endet mit einer kritischen Würdigung des Beitrags.

Im einleitenden Kapitel stellt Scheiner seine thematische Herangehensweise vor, indem er Mobilität in den Kontext von Lebensstilen, Wohnstandortpräferenzen und Mobilitätsbiografien setzt. Damit greift er die bestehende Kritik an rein planerischer Prognostizierbarkeit von Verkehrshandeln auf und führt sie im gesamtgesellschaftlichen Kontext weiter. Der Problemaufriss gelingt, weil Scheiner die genannten Teilbereiche im Zusammenhang mit sozialem Wandel beschreibt und die entwickelten Forschungsstränge als mögliche Antworten auf die immer noch bestehende Wissenslücke über Planung und Entstehung von Verkehrshandeln thematisiert.

In Kapitel 2 beschreibt Scheiner ausführlich die drei (hauptsächlich) verwendeten Theorien, die in den anschliessenden Ka-

piteln einzeln empirisch überprüft werden. Zum einen verwendet er die Individualisierungstheorie, die über einen kurzen Abriss zur historischen Verkehrsgenese-forschung (Entwicklung mobilitätszentrierter Lebenslagen- und Lebensstilforschung) eingeführt wird. Zweitens bezieht sich Scheiner auf die Hypothese residenzieller Selbstselektion und problematisiert die offene Frage, ob räumliche und damit strukturelle Determinanten das Verkehrshandeln beeinflussen oder ob Wohnstandortpräferenzen und damit individuelle Determinanten ausschlaggebend sind. Als dritten theoretischen Anker führt Scheiner das Konzept der Mobilitätsbiografien ein, wie es von Lanzendorf¹ verwendet wird. Scheiner versteht diesen Ansatz als eine konzeptionelle Erweiterung der Mobilitätsforschung, der die Perspektive auf die Erforschung einer so genannten «subjektivierten Verkehrsnachfrage» eröffnet.

Zur empirischen Überprüfung seiner Hypothesen verwendet Scheiner die zum Zeitpunkt der Manuskriptentwicklung umfangreichsten in Deutschland verfügbaren Mobilitätserhebungen KONTIV 1976/1982/1989 und MiD 2002², als auch Ergebnisse des von der Deutschen Forschungsgemeinschaft geförderten Forschungsprojekts «Wohnstandortwahl, Raum und Verkehr im Kontext von Lebensstil und Lebenslage», die auf Haushaltsbefragungen

des Projekts «StadtLeben» des Bundesministeriums für Bildung und Forschung im Raum Köln basieren.

Kapitel 3 testet die Aussagekraft der Individualisierungsthese, nach der Verkehrshandeln aufgrund von Individualisierungs- und Pluralisierungsprozessen zunehmend weniger prognostizierbar sei. Scheiner operationalisiert Individualisierungsprozesse durch raumstrukturelle Merkmale und Merkmale der Lebenslage, und kann zeigen, dass diese das Mobilitätsverhalten im Zeitverlauf schlechter abbilden. Hierzu verwendet er Logit-Modelle in Längsschnittanalysen (KONTIV 1976/1982/1989, MiD 2002), die nach einem Modellgütevergleich deutlich erkennen lassen, dass Verkehrsmittelnutzung und Mobilitätsteilhabe durch die oben genannten Merkmale über die Zeit hinweg einen deutlich sinkenden Erklärungsbeitrag liefern. Scheiner sieht dadurch die Individualisierungsthese bestätigt, verweist aber auch auf mögliche weitere Einflussfaktoren. Zur Überprüfung der Hypothese zur residenziellen Selbstselektion (Kapitel 4) und damit der Frage nach der Einflusskraft subjektiver Determinanten auf Verkehrshandeln wendet Scheiner lineare Strukturgleichungsmodelle als Querschnittsanalysen auf Daten der genannten Haushaltsbefragungen an. Hier bezieht er sich methodisch u. a. auf Bagley und Mokhtarian³. Die hier ermittelten empirischen Ergebnisse geben ein weniger klares Bild als die Analysen in Kapitel 3. Gemäss der empirischen Ergebnisse stellt Lebensstil keine eindeutige Determinante von Verkehrsnachfrage dar. Hingegen kann Scheiner bei Lebenslage und Wohnstandortpräferenz einen Einfluss auf Mobilitätsverhalten nachweisen. Im anschliessenden Kapitel 5 liefert Scheiner einen empirischen Beitrag zu Mobilitätsbiografien unter Verwendung der Haushaltsbefragungen aus der Region Köln. Dieser Ansatz erklärt Mobilitätsver-

1 Lanzendorf, Martin. 2003. Mobility biographies. A new perspective for understanding travel behaviour. Conference Paper. In Utrecht University Urban Research Centre Utrecht (Ed.): *Moving through nets: The physical and social dimensions of travel*. 10.-15. August 2003. Luzern.

2 Die kontinuierlichen Erhebungen zum Verkehrsverhalten kurz KONTIV wurden 1967, 1982 und 1989 im Auftrag des Bundesministeriums für Verkehr, Bau und Stadtentwicklung durchgeführt. Sie beinhalten eine reiche Datensammlung zu Wegelängen, Wegezwecken, Verkehrsmittelwahl und soziodemografischen Merkmalen von Verkehrsteilnehmenden. Mit überarbeitetem Design wurden die Erhebungen 2002 und 2008 unter dem Titel *Mobilität in Deutschland* (MiD) erneut durchgeführt.

3 Bagley, Michael N. und Patricia L Mokhtarian. 2002. The impact of residential neighborhood type on travel behavior. A structural equations modeling approach. *The Annals of Regional Science* 36(2): 279–297.

halten aus biografischen Ereignissen wie Wohnstandortwahl, Arbeitsplatzwechsel oder Familiengründung. Scheiner untersucht deskriptiv das Mobilitätsverhalten nach einem Wohnstandortwechsel im Hinblick auf Beziehungen zum vorherigen Wohnort. Deskriptiv und mittels linearer Strukturgleichungsmodelle analysiert er darüber hinaus die Verkehrsmittelwahl nach einem Umzug, unter Berücksichtigung weiterer Änderungen im biografischen Prozess wie die Zusammensetzung des Haushalts. Scheiner kann zeigen, dass der Mobilitätsaufwand nach einem Wohnstandortwechsel steigt, da u. a. häufig Aktivitäten und soziale Bindungen in der Nähe des vorherigen Wohnorts aufrechterhalten werden. Weiter kann er eine Änderung der Verkehrsmittelnutzung entlang der Änderung der Raumstruktur nachweisen. Die Wohnortverlagerung in suburbane Räume zieht häufig eine erhöhte Pkw-Nutzungsfrequenz nach sich, wohingegen der Umzug in oder innerhalb von Kernstädten oft mit vermehrter Nutzung des Umweltverbunds korrespondiert.

Im abschliessenden sechsten Kapitel fasst Scheiner die empirischen Ergebnisse vor dem Hintergrund theoretischer Fundierung zusammen und stellt den eingeführten Begriff der «Subjektivierung von Verkehrshandeln» in den Kontext von Lebensstil- und Mobilitätsbiografieforschung. Weiter zeigt er methodologische und forschungstheoretische Konsequenzen auf. Für die praktische Umsetzung von Verkehrsplanung und Verkehrspolitik verweist er auf den sozialen Wandel und die damit verbundenen Änderungen in der Lebensführung (z. B. living apart together-Partnerschaften, S.197), die die planerische Prognostizierbarkeit von Verkehrsnachfrage weiter erschweren werden.

Das Buch zeichnet sich durch eine reichhaltige Sammlung quantitativer und qualitativer Daten aus. Scheiner gelingt es, die Fülle an quantitativem Datenmaterial immer wieder auf mobilitätssoziologische Diskurse zu beziehen. Die Komplexität hinter der strittigen Frage nach der Steuerung und Prognostizierbarkeit von Verkehrshandeln

macht Scheiner nachvollziehbar und begreiflich. An manchen Stellen ist er aufgrund der dargestellten Komplexität gezwungen, Zugeständnisse gegenüber der Gesamtlesbarkeit zu machen, was es dem Leser erschwert, den Überblick durch die Präsentation kleiner Detailergebnisse hindurch zu behalten.

Scheiner schliesst mit seinem Buch an aktuelle mobilitätstheoretische Diskurse (z. B. Mobilitätsbiografien) an und entwickelt diese weiter. Andererseits bleibt er durch methodische Rückgriffe auf Autoren, die qualitative Merkmale quantitativ operationalisieren (z. B. Handy 1996⁴ und Handy et al. 2005⁵) an verkehrsplanerische Fragestellungen anschlussfähig. In seinem Fazit bestätigt er die weiter zunehmende Subjektivierung von Verkehrsnachfrage und damit indirekt, dass Mobilitätshandeln nach individuellen (und oft noch unbekannten) Logiken verläuft.

Magdalena Schippan
Landeshauptstadt München
Kreisverwaltungsreferat
D-81371 München
magdalena.schippan@muenchen.de

Sven Kesselring
Aalborg University
Department of Planning and Development
DK-9000 Aalborg,
sven@plan.aau.dk

-
- 4 Handy, Susan. 1996. Methodologies for Exploring the Link between Urban Form and Travel Behavior. *Transportation Research Part D: Transport and Environment* 1(2).
 - 5 Handy, Susan, Xinyu Cao und Patricia L. Mokhtarian. 2005. Correlation or causality between the built environment and travel behavior? Evidence from Northern California. *Transportation Research Part D: Transport and Environment* 10(6): 427–444.

Appelt, Erna, Brigitte Aulenbacher & Angelika Wetterer (Hrsg.): Gesellschaft. Feministische Krisendiagnosen. Forum Frauen- und Geschlechterforschung, Band 37. Münster: Westfälisches Dampfboot. 2013. 268 S.

Das Thema Krise in den Geistes- und Sozialwissenschaften hat Konjunktur, wie ein Blick auf aktuelle Tagungen und Buchpublikationen zeigt. Der vorliegende Sammelband, herausgegeben von der Politikwissenschaftlerin Erna Appelt sowie den Soziologinnen Brigitte Aulenbacher und Angelika Wetterer, geht nun der Frage nach, «was feministische Krisendiagnosen – möglicherweise auch im Unterschied zu anderen Forschungssträngen – zum Zustand der Gesellschaft zu sagen haben» (7). Die Autorinnen gehen davon aus, dass die Moderne, insbesondere in ihrer kapitalistischen Formation, «eine aus sich heraus krisenhafte Gesellschaft» (7) ist und «Krisendiskurse (...) fester Bestandteil der soziologischen und politologischen Selbstbeobachtung und -beschreibung der Moderne» (7) sind. Jedoch sind «die feministischen Stimmen in der sozial- und politikwissenschaftlichen Krisendiagnostik vergleichsweise verhalten». Dieser Befund initiierte das Buchvorhaben. Es beginnt mit einer «Nachlese», in der die Herausgeberinnen das Konzept des Sammelbandes vorstellen, die Gliederung der Krisendiagnosen in vier Gruppen erläutern und die einzelnen Beiträge vorstellen sowie ihr Buchprojekt hinsichtlich der Ausgangsfrage resümieren.

Der erste Abschnitt widmet sich den «Gesellschaftlichen Naturverhältnissen» und fokussiert die ökologische Krise und ihre Bearbeitung. Elvira Scheich bilanziert in einem instruktiven Überblick entlang international bedeutsamer Stationen die sehr unterschiedlichen feministischen Interventionen in die wissenschaftliche und politische Befassung mit der ökologischen Krise. Es folgt der Wiederabdruck des Aufsatzes «Development, Ecology and Women. Development as a new project of western patriarchy» von Vandana Shiva aus dem Jahr 1989, der als Klassiker

des Ökofeminismus gilt. Sie kritisierte als eine der ersten Feministinnen das Wachstumskonzept kapitalistischer Gesellschaften als doppelt herrschaftsförmig: bezüglich der zwischenmenschlichen Beziehungen und des Verhältnisses zwischen aussermenschlicher und menschlicher Natur. Beate Littig setzt sich abschliessend kritisch mit der aktuellen Entwicklung einer Green Economy auseinander und diskutiert die Chancen alternativer feministischer Konzepte wie das des «Vorsorgenden Wirtschaftens».

Der zweite Abschnitt setzt sich mit dem Zusammenhang von «Lebenssorge und Ökonomie» auseinander. Er wird eingeleitet mit einem Beitrag von Kornelia Klinger; sie kritisiert den Care-Begriff, der in den vergangenen Jahren in der Geschlechterforschung eine enorme Karriere gemacht hat, und formuliert alternativ ein sozialphilosophisch fundiertes, kapitalismuskritisches Konzept der «Lebenssorge». Pointiert wird die Geschichte der Lebenssorge in der Moderne rekonstruiert und aktuelle Tendenzen der «Transformation des Lebenssorge-Regimes der Gegenwart» (94) aufgezeigt. Brigitte Aulenbacher knüpft an die generelle Krisenhaftigkeit der Reproduktion in kapitalistischen Gesellschaften an. Sie verbindet kapitalismuskritische Debatten mit den feministischen Diskussionen, die bisher wenig Bezug aufeinander nehmen, und formuliert einen Vorschlag, die aktuell zu beobachtende «forcierte Ökonomisierung und Rationalisierung von Sorgearbeit» (118) mit Rückgriff auf neoinstitutionelle Forschungen zu untersuchen und vor allem ihre Verbindung mit Herrschaftslogiken und -verhältnissen zu analysieren. Birgit Riegraf nimmt die aktuelle Umstrukturierung der Wohlfahrtsstaatsregime in den Blick: Ausgehend von der Durchsetzung des New Public Management und der damit verbundenen Ökonomisierung des Sozialen und der (Geschlechter)Gerechtigkeit zeigt sie vergleichend die unterschiedlichen «länderspezifischen Entwicklungspfade» (135) auf, die insgesamt zu einer Verschärfung von sozialen Ungleichheiten führen.

Dem Thema Öffentlichkeit und Privatheit, das eng mit der im vorherigen Teil beschriebenen modernen Trennung von Produktion und Reproduktion zusammenhängt, wendet sich der dritte Abschnitt des Buches zu. Max Preglau rekonstruiert die Geschichte und Bedeutung der Unterscheidung öffentlich vs. privat insbesondere mit einem geschlechterkritischen Rekurs auf Habermas' Studie zum «Strukturwandel der Öffentlichkeit». Birgit Sauer nimmt die Frage nach der Krise der Demokratie aus einer intersektionalen Perspektive auf und zeigt ebenfalls die «steigende Komplexität von Ungleichheitsverhältnissen an der Schnittstelle von Geschlecht, Klasse, Nationalität und Ethnizität» (174) an den Beispielen Deutschland und Österreich auf. Ursula Birsl und Claudia Derichs teilen diese Diagnose und argumentieren in einem weiteren, diesmal europäisch-asiatischen Vergleich der politischen Systeme, «dass die Verdichtung von sozialen/geschlechtlichen Ungleichheitsverhältnissen» (192) nicht nur in Demokratien, sondern auch in Autokratien und Anokratien zunimmt. Zugleich hinterfragen sie anhand ausgewählter Daten zur weiblichen politischen Partizipation und Repräsentation die Gleichsetzung von Demokratie mit Geschlechtergleichheit.

Der vierte Abschnitt wendet sich unter dem Titel «Normierungen und Ideologien» der Krise des Feminismus und der Heteronormativitätskritik zu. Ilse Lenz formuliert ein «Rahmenkonzept für eine politische Soziologie der Geschlechterverhältnisse» (204), in dem Geschlechterkonflikte zentral sind. Sie argumentiert, dass die «neuen» maskulinistischen Antifeministen sich die feministische Norm der Gleichheit angeeignet haben, jedoch mit dem Ziel einer «Retraditionalisierung» (222) von (hegemonialer) Männlichkeit. Dieses Paradox einer Instrumentalisierung frauenbewegter Leitbilder zur Aufrechterhaltung einer patriarchalen Geschlechterordnung zeigen auch Sabine Hark und Mike Laufenberg auf, die sich kritisch

mit den Anrufungen der Gruppe der LGBT's¹ durch den neoliberalen Arbeitsmarkt auseinandersetzen. Statt einer neuen «Homonormativität» (232) diagnostizieren sie eine «Heteronormalisierung» (233) spezifischer, durchaus nicht aller, nicht-heterosexuellen Lebensweisen. Angelika Wetterer wendet sich den «Top Girls» oder «Alphamädchen» zu, die für sich Gleichberechtigung und Selbstbestimmung beanspruchen und dem Feminismus eine weitere Existenzberechtigung absprechen. Wetterer argumentiert jedoch, dass es sich nur um eine «rhetorische Modernisierung» (250) handelt, die sie im Anschluss an Bourdieu als eine «aktuelle Reproduktionsweise männlicher Herrschaft» (259) entlarvt.

In der Gesamtschau gibt der Band einen hervorragenden Überblick in die aktuellen feministischen Krisendiskurse. Gerade die einleitenden konzeptionellen Beiträge zu Beginn der ersten drei Abschnitte (das vierte Kapitel folgt einer anderen Logik) können dem/der in der Geschlechterforschung nicht-kundigen Leser oder Leserin jeweils einen akzentuierten Einblick über dieses feministische Forschungsfeld geben und sind auch für Kundige ein Gewinn. Es folgen jeweils Artikel, welche die aktuellen Krisendiagnosen in den westeuropäischen Gesellschaften fokussieren. Diese Diagnosen werden abschliessend in einen internationalen, wiederum eher westlich-kapitalistischen Kontext gesetzt. Eine Erweiterung nach Osten und Süden ist sicher wünschenswert, gleichwohl eine Überforderung an ein einzelnes Buch. Die Bestandsaufnahmen sind weitgehend auf eine makrosoziologische Ebene bezogen; die Stärke des Buches liegt genau darin, gesellschaftstheoretisch fundierte Krisenanalysen der Gegenwartsgesellschaften vorzulegen. Das heisst aber auch, dass die mikrosoziologische Ebene, verstanden als Krisenwahrnehmung der AkteurInnen, und daraus folgende mögliche neue feministische

1 LGBT ist eine international gebräuchliche Abkürzung für Lesbian, Gay, Bisexual und Trans* (Transgender, Transidentität, Transsexualität).

Interventionen der jüngeren Generationen in dem Band kaum eine Rolle spielen.

Bezug nehmend auf die Ausgangsfrage nach dem Mehrwert einer feministischen Krisendiagnose ist festzustellen, dass die verschiedenen Beiträge insgesamt aufzeigen, dass die Vergesellschaftung und Ausbeutung der Natur, die Zuweisung der Sorge in gesellschaftliche Randbereiche und die spezifische Konfiguration von Gleichheit und Ungleichheit nicht Resultate der gegenwärtigen Krisen sind, sondern Grundlagen der modernen, kapitalistischen Gesellschaften. Herausgearbeitet wird, dass die kapitalistische Gesellschaftsformation tiefgreifend mit andro- und eurozentrischen Suprematieansprüchen verbunden ist, die sich immer wieder gewandelt haben. Die Analyse der Verflechtungen männlicher, klassenspezifischer und ethnischer Herrschaftslogiken stellt eine bedeutende Erweiterung der kapitalismuskritischen Krisendiagnostik dar. Der wissenschaftlichen Diskussion ist demnach eine breite Rezeption und Diskussion des Buches sehr zu wünschen.

Sylka Scholz
Friedrich-Schiller-Universität Jena
Institut für Soziologie
D-01062 Dresden
sylka.scholz@uni-jena.de

Babones, Salvatore J.: *Methods for Quantitative Macro-Comparative Research*. Los Angeles: Sage. 2014. 267 S.

Salvatore Babones behandelt in seiner Monografie «*Methods for Quantitative Macro-Comparative Research*» die empirische ländervergleichende Makroanalyse. Makroanalyse definiert Babones als Anwendung von Regressionsanalyse auf Länderdaten. Dabei vertritt er – erstaunlicherweise – ein interpretatives Paradigma. Auch wenn man diesem qualitativ-induktiven Kurswechsel nicht folgt, eignet sich der erste Teil des Buchs sehr gut als Fortgeschrittenen-Lehrbuch zur

Aufbereitung von Makrodaten. Im zweiten Teil werden Methoden der Querschnitts- und Paneldatenanalyse diskutiert. Dieser Teil des Buchs ist, da jüngere Debatten zur Kausalanalyse¹ unbeachtet bleiben, weniger überzeugend. Dennoch finden sich auch in diesem zweiten Teil des Buchs wertvolle Hinweise für eine gründlichere Datenanalyse und Warnungen vor voreiligen Schlussfolgerungen.

Im 1. und im 8. Kapitel wird der gewählte Ansatz begründet. Gesellschaften seien zu komplexe Systeme, um das Verhalten von Individuen modellieren zu können. Babones ist zu entgegnen, dass bei Makroanalysen die Gefahr von ökologischen Fehlschlüssen besteht. Man kann sich ohne Mikroanalyse nicht sicher sein, den auf der Mikroebene kausal wirksamen Mechanismen auf der Spur zu sein. Mikroanalysen müssen die Realität vereinfachen, sind damit jedoch weder unmöglich noch ohne Aussagekraft bezüglich Makro-Phänomenen.

Folgt man Babones, bestehen zwischen den einzelnen Ländern Interdependenzen, so dass diese keine statistisch unabhängigen Beobachtungen darstellen. Weiterhin sei zu bedenken, dass die Daten zu der begrenzten Zahl an Ländern sowohl zur Generierung als auch zur Prüfung der Theorien verwendet würden. Insofern folge die makroanalytische Vorgehensweise unausweichlich einem interpretativ-induktiven Paradigma. Diese Beschreibung der Praxis der Makroanalyse mag zutreffen. Hinzunehmen, dass verschiedene statistische Modelle unterschiedliche aber gleichwertige Betrachtungsweisen sind, erscheint jedoch als Lösung weniger geeignet. Alternativen werden von Babones nicht beachtet: Sofern es nötig ist, Daten zur Theoriegewinnung zu verwenden, erscheint es dem Rezensenten bei der heutigen Verfügbarkeit von Makrodaten durchaus möglich, einen Teil der Länder oder Zeiträume zur Theoriegenerierung zu betrachten, um die verbliebenen Fälle zur Prüfung der Theorie

¹ Vgl. Morgan, Stephen L. (Hrsg.). 2013. *Handbook of causal analysis for social research*. Dordrecht: Springer.

einzusetzen. Zudem gibt es Theorien mit allgemeinem Geltungsanspruch, die Hypothesen über die Welt vor dem Blick in die Daten ermöglichen. Babones' berechtigte Kritik lautet: Sozialwissenschaftliche Theorien seien meist nicht präzise genug formuliert, um die Operationalisierung, die funktionale Form der Beziehungen zwischen den zu untersuchenden Variablen und sämtliche zu berücksichtigenden Kontrollvariablen vor der Datenanalyse klar angeben zu können. Um die Modelle dahingehend zu verbessern, bliebe keine andere Wahl, als die Theorien an die eine bestehende Welt anzupassen. Verweigert man sich jedoch dem beliebigen Nebeneinander heterogener Modelle in Babones' interpretativem Ansatz, sind für diese Welt präzisere Aussagen über kausale Mechanismen möglich.

Der weitere erste Teil des Buchs (Kapitel 2–4) bietet hervorragende, problembezogene und umsetzbare Praxistipps für die Arbeit mit Makrodaten.

Kapitel 2 gibt einen gelungenen Überblick über die internationale Daten-Infrastruktur. OECD- und EU-Daten enthalten viele relevante, reliabel gemessene Variablen zu wenigen reichen Ländern. Eine weltumspannende Analyse muss jedoch eine geringe Zahl Variablen und teilweise geringere Datenqualität hinnehmen. Während Wirtschaftsdaten standardisiert sind, gibt es zu Kultur und Politik wenig vergleichbare Daten. Die internationalen Umfrageprogramme (insbesondere World Value Survey, WVS und International Social Survey Programme, ISSP) tragen dazu bei, die Lücke bei Kulturdaten zu schliessen. Nichtregierungsorganisationen füllen teilweise die Lücke bei den Politikdaten, haben jedoch häufig starke ideologische Vororientierungen und werden akademischen Ansprüchen nicht gerecht. Künftig vermehrt verfügbar werden Internet-Metadaten, Satellitenbilder und qualitative Daten.

Kapitel 3 gibt Hinweise zur Datenaufbereitung. Darin werden zunächst die wichtigsten Variablentransformationen zu Standardisierung und Normalisierung vorgestellt. Konzepte zur Messung des Volksein-

kommens werden diskutiert. Anschliessend geht es um weitere problematische ökonomische Variablen wie Ungleichheit und Armut, Handel und Globalisierung, Investitionen und Dependenz und die nichtökonomischen Variablen Gesundheit und Bildung.

Kapitel 4 greift das Thema lückenhafter Daten wieder auf. Die Gefahr besteht darin, dass Gruppen aus vielen ähnlichen Ländern mit verfügbaren Daten – z. B. Europa – grossen Einfluss auf die Ergebnisse haben.

Der zweite Teil des Buchs behandelt die statistische Analyse von Makrodaten. Kapitel 5 thematisiert Querschnittsdesigns. Babones betont, dass statistische Inferenz auch ohne Zufallsstichprobe sinnvoll ist. Signifikanz bezieht sich nicht nur auf Verallgemeinerbarkeit, sondern beantwortet die Frage, wie hoch die Wahrscheinlichkeit ist, dass die Muster in den Daten zufällig entstanden sind. Im weiteren Verlauf behandelt dieses Kapitel neben Messfehlern den sorgfältigen Aufbau von Querschnitts-Regressionsmodellen bei geringer Fallzahl und schlägt die Triangulation verschiedener Modelle vor.

Kapitel 6 beschäftigt sich mit Kausalität. Babones definiert Kausalität als Korrelation, bei der die unabhängige Variable der abhängigen zeitlich oder logisch vorangeht (*precedence*) und der Zusammenhang nicht von Drittvariablen verursacht wurde (*nonspuriousness*).² Der Autor bezieht sich somit nicht auf den von Morgan und Winship diskutierten Begriff der kontrafaktischen Kausalität.³ Babones schlägt vor, zunächst die Korrelation im Querschnitt zu untersuchen. Nur wenn eine Korrelation gefunden werde, lohne es sich *precedence* und *nonspuriousness* zu prüfen. Hier ist einzuwenden, dass (beobachtete und unbeobachtete) Dritt-

2 S. zu dieser Definition: Selltitz, Claire, Marie Jahoda, Morton Deutsch und Stuart W. Cook. 1959. *Research methods in social relations. Revised one-volume edition*. New York: Holt-Dryden.

3 Morgan, Stephen L. und Christopher Winship. 2007. *Counterfactuals and causal inference. Methods and principles for social research*. Cambridge: Cambridge University Press.

variablen interessierende Zusammenhänge stets verzerren können. Deshalb liefert eine Nicht-Korrelation (auch unter Kontrolle beobachteter Drittvariablen) keine Information über das Nicht-Vorhandensein einer kausalen Beziehung.

Zur Analyse von *precedence* zählt Babones neben logisch-theoretischen Überlegungen Modelle mit grossen zeitlichen Abständen (*lags*) zwischen dem Beobachten der unabhängigen und der abhängigen Variable, natürliche Experimente, Two-Stage-Least Squares-Modelle und Strukturgleichungsmodelle mit reziproken Effekten. Leider, so betont Babones, liefern die letzteren beiden Modelle nur unter starken Annahmen (z. B. Exogenität von Instrumenten) gültige Ergebnisse.

Noch schwieriger laut Babones ist die Prüfung von *nonspuriousness*. Querschnittsmodelle unterliegen dem obengenannten Problem unbekannter Drittvariablen. Modelle unter Kontrolle auf vergangene Werte der abhängigen Variable (*lagged dependent variable models*) berücksichtigen nur einen Teil der unbeobachteten Heterogenität. Überzeugender gelingt die Kontrolle der unbeobachteten Heterogenität in Modellen der ersten Differenzen (*difference models*). Hier werden lediglich die Unterschiede innerhalb eines Landes zwischen zwei Zeitpunkten betrachtet. Da zeitkonstante Ländereigenschaften wie koloniales Erbe und geografische Bedingungen in beiden Messungen enthalten sind, werden sie konstant gehalten, ohne dass sie gemessen wurden.

Kapitel 7 behandelt Modelle für wiederholte Beobachtungen derselben Länder. Es werden hilfreiche Strategien besprochen, wie mit zeitkonstanten Ländereigenschaften, Periodeneffekten, räumlicher und zeitlicher Autokorrelation und Heteroskedastizität umzugehen ist. Zwei Modelltypen werden ausführlicher betrachtet: *Fixed-Effects-Modelle (FEM)* und *Random-Effects-Modelle (REM)*. Babones rät sinnigerweise von *REM* ab, da sie nicht verlässlich auf unbeobachtete Ländereigenschaften kontrollieren. *FEM* und *difference models* sind dazu in der Lage.

Hier ist zu Babones' Argumentation zu ergänzen: Diese Modelle unterliegen der Annahme, dass zeitveränderliche unbeobachtete Heterogenität keinen Einfluss hat. Bei Makrodaten ist auch diese schwache Annahme problematisch. Betrachtet man ganze Länder als Fälle, so sind die Fallzahl und die Varianz innerhalb von Ländern im Zeitverlauf meist gering. Dadurch können deutliche Veränderungen in einzelnen Ländern – z. B. im Zuge politischer Umwälzungen – vermeintlich signifikante Effekte im Aggregat hervorrufen. Weiterhin verändern sich neben der interessierenden Variable viele weitere Ländereigenschaften wie z. B. Institutionen. Somit besteht zeitveränderliche unbeobachtete Heterogenität. Diese verzerrt die Ergebnisse, wie eigene Auswertungen zu den Folgen von Einkommensungleichheit für die Wirtschaftsentwicklung zeigen.⁴ Daher sind die Ergebnisse vieler anderer Studien in Frage zu stellen.

Somit sind die von Babones aufgeworfenen Probleme der Makroanalyse durchaus relevant, die Lösungen überzeugen jedoch weniger. Ein Ausweg könnte sein, die Mikroebene in die Analyse einzubeziehen. Die grossen Fragen der Menschheit müssen empirisch nicht auf der Makroebene beantwortet werden. Dazu können Paneldaten aus verschiedenen Ländern genutzt werden, auch wenn die globale Verallgemeinerbarkeit nicht erreichbar ist. Eine weitere Möglichkeit (die Babones kurz erwähnt), um Makroanalysen mehr «Tiefenschärfe» zu geben, sind Mehrebenenmodelle, in denen Makrodaten durch die Individualdaten von ISSP oder WVS und Perioden- und Länder-Fixed-Effects komplettiert werden.

4 Bader, Felix. 2011. The impact of social inequality on economic development. An international macroeconomic panel data analysis. Beitrag zum Workshop Rational Choice Sociology: Theory and Empirical Applications, Venice international University, Venedig, Italien, 01.12.2011. Verfügbar unter http://www.ls4.sozioologie.uni-muenchen.de/studium_lehre/lehrveranst/venice11/bader_handout.pdf.

Ziel der empirischen Sozialforschung nach dem kritischen Rationalismus und dem Modell der kontrafaktischen Kausalität ist einen bestimmten kausalen Zusammenhang korrekt abzubilden. Dabei ist Babones' Argument zuzustimmen (ohne in induktive Beliebigkeit zu verfallen): Wenn unterschiedliche Operationalisierungen und Modellspezifikationen verglichen wurden, sind alle Ergebnisse zu berichten, auch wenn diese nicht zusammen- oder zu den Erwartungen passen.

*Felix Bader
Institut für Soziologie
Ludwig-Maximilians-Universität München
D-80801 München
felix.bader@lmu.de*